

La crevasse

Philippe fut le premier à atteindre le Refuge des Bossons encore à demi enfoui sous la neige. Un coup d'œil à la montre lui indiqua qu'il avait exécuté la montée en deux heures et cinquante-deux minutes. Ce temps excellent fit naître un sourire de satisfaction sur son visage où se mêlaient la transpiration et les taches blanches de crème solaire mal égalisée. En fait, ce qui le réjouissait surtout, c'était d'avoir fait "le trou" sur ses trois poursuivants. Il appuya les skis contre le mur baigné de soleil et poussa la lourde porte de bois blanchi qui s'ouvrit sur le noir et le renfermé.

Il avait déjà coupé deux corbeilles de bois quand apparut Pascal, suivi de peu par Emile. Lionel fermait la marche, non qu'il manquât d'entraînement mais, une fois de plus, il s'était laissé distraire par mille observations captivantes: une hermine facétieuse furetant parmi les blocs de rochers, trois cho-cards bruyants mimant sur la neige une danse mystérieuse, et surtout ce coucher du soleil auquel succéda un ciel mordoré se transformant imperceptiblement en un sombre bleu métallique...

Les quatre gars habitaient le même village et s'étaient associés une nouvelle fois pour mettre à profit un week-end prolongé - samedi, dimanche et lundi - et faire la traversée à ski du Dôme des Rousses. Leur étape du lendemain devait donc les amener, si cette traversée était en conditions propices, au Bivouac de la Salle. Ensuite ce serait le retour dans la vallée par le Col du Moine ou le Col des Ars. La course, quoique longue, ne comportait pas de difficultés notables si l'on exceptait une zone de crevasses denses pour laquelle d'ailleurs ils avaient emporté une belle corde neuve.

Le lendemain la montée se fit sans histoire. On s'octroya une pause importante au sommet. Vraiment la réputation de ce belvédère n'était pas surfaite. Philippe nomma toute une série de sommets qu'il avait gravis. Pascal prit sa revanche en donnant, de mémoire, l'altitude précise de la plupart des pics visibles, même celle d'éminences plutôt insignifiantes -ce qui, soit dit en passant, n'intéressait personne. Chez lui il voyageait beaucoup par les cartes topographiques qu'il collectionnait religieusement et ce mode de randonnée avait bien sûr l'avantage de se moquer du temps qu'il faisait et d'éviter les dortoirs humides ou surchargés.

Lionel sonna le départ et chacun se mit à inscrire sa ligne dans les pentes sud encore vierges avec plus ou moins d'élégance. Le parcours était assez varié, avec des neiges changeantes et plusieurs petits cols où il fallait équiper les skis de peaux antidérapantes. Et les heures passaient avec une célérité étonnante. A un certain point, après consultation, on opta pour la variante du Glacier des Rouies qui abrégeait le trajet de près d'une heure. Le fond du glacier laissait deviner quelques zébrures de crevasses, mais ce serait l'occasion d'étreindre la belle corde qui ornait depuis le départ le sac de Lionel. On s'encorda donc, Pascal en tête.

Ceux qui ont déjà fait l'expérience d'une descente à skis en cordée s'en souviennent sans aucun doute et savent que cela exige une synchronisation et une entente parfaites si on ne veut pas faire de son meilleur ami, en moins de cent mètres, un type insupportable! Théoriquement c'était simple: il suffisait de glisser tous à la même allure en gardant la corde juste tendue. Mais au plus petit changement de pente, les vitesses diffèrent, les uns sont brusquement tirés en avant alors que les autres se trouvent bloqués d'un coup dans leur élan par la corde! Celle-ci soudain molle formait de perfides boucles où se prenaient les skis et vous ligotait en un clin d'œil. Pour corser le tout s'ajoutaient encore des changements de direction à effectuer simultanément ou à la queue leu leu selon la configuration des fissures. La tension monta, on s'invectiva, on se lança des reproches peu amènes!

Voyant arriver devant lui une légère remontée Pascal laissa ses skis prendre de la vitesse... Alors tout se passa très vite - il disparut d'un coup de la surface du glacier, ne laissant qu'un trou noir à sa place. Emile qui suivait de trop près avec la corde en anneaux fut également avalé à sa suite par ce trou. Lionel et Philippe tentèrent désespérément de bloquer la glissade mais le choc provoqué par la chute des deux premiers et la disposition de la crevasse qu'ils avaient prise dans sa longueur et qui s'ouvrit devant eux ne leur laissèrent aucune chance: ils s'effacèrent à leur tour, happés par la noire ouverture.

Il y eut un premier choc plus ou moins amorti par la neige et, presque aussitôt, un bouchon intermédiaire céda et les corps reprurent leur descente hagarde et interminable avant de s'aplatir au fond dans un bruit de vaisselle brisée... un cliquetis de stalactites de glace... un dernier chuintement de neige... et plus rien, rien que le silence et la nuit: le monde venait de basculer.

Lionel fut le premier à émerger du choc. Il s'était senti rebondir d'une paroi à l'autre encaissant des coups brutaux et curieusement indolores. « Je pense donc je suis » constata-t-il! Une plainte sur sa droite ne lui laissa pas le temps d'épiloguer, il se sentit investi de responsabilité:

- Pascal, c'est toi ?
- Oui ...
- Et les deux ?
- J'ai quelqu'un contre mon épaule ...

A tâtons ils dégagèrent, aussi rapidement qu'ils en étaient capables, une tête et Emile - qui suffoquait déjà - se mit à crier en retrouvant sa respiration. On chercha à suivre la corde pour trouver Philippe quand sa voix gémissante parvint de loin:

- Aïe ! mon pied ! ... Ohé ...
- On est là ... ça va ?

Les quatre, vivants !

On commençait à se distinguer. L'œil s'habitait. Un peu de jour pénétrait par la brèche ouverte tout en haut, dans le ciel ... Vingt mètres peut-être. Et des parois lisses et verticales écartées d'environ deux mètres.

On prenait conscience de la chance qu'on avait eue de ne point se tuer et d'avoir même échappé à des blessures plus sérieuses après une telle descente avec skis et bâtons. Sûrement le bouchon de neige intermédiaire, dont on voyait plus haut quelques reliefs, avait divisé la chute en deux étapes.

Mais ce sentiment de miracle n'effaçait pas la réalité. Pascal, possesseur de l'unique et antique piolet, fit remarquer qu'il serait impossible avec le vieil outil de son grand-père de gravir ne serait-ce que trois mètres de cette verticalité de glace vive. Personne non plus ne s'était muni de crampons.

Le plus urgent pour l'instant avec le déclin du jour - la nuit complète n'allait pas tarder à s'étendre - était de s'occuper du blessé et d'aménager la crevasse pour y passer la nuit. On fit une assez bonne attelle au pied foulé de Philippe avec des bris de skis et de bâtons, d'une peau de phoque et de la ficelle. On dégagea la neige à la petite pelle de secours, on tassa le sol, et on y disposa des éléments de matériel disponible comme isolation. Puis chacun s'équipa pour la nuit. Le réchaud, dont on se félicitait de s'être munis en pensant au Bivouac de la Salle, fit bientôt entendre son ronron réconfortant.

Ces préparatifs avaient occupé l'équipe jusque fort tard, il était 18 heures. La nuit s'était installée tout à fait et on se mit à faire le bilan de la situation. Les secours ? ... On était dimanche soir et le retour prévu des quatre chez eux était établi au lundi soir. Personne donc ne pouvait se douter de leur infortune avant cette échéance. Sans aucune indication précise, la recherche par voie aérienne ne commencerait que le mardi, dès le jour levé. Et encore si le temps se maintenait au beau ! Sinon ce serait l'intervention des colonnes de secours par voie terrestre, ce qui évidemment prendrait beaucoup plus de temps. On commençait à réaliser que l'attente serait longue ... longue... Leur trace sur le glacier servirait de fil conducteur pour les retrouver mais d'ici là le vent, le soleil, la tempête auraient tout le loisir de les effacer. Heureusement, l'inscription sur le livre du refuge des Bossons, sous la rubrique «Excursion projetée», tâche qui avait été dévolue à Emile, dirait vers quel objectif ils s'étaient dirigés. A cette évocation, on entendit un raclement de gorge et la voix nouée d'Emile confessant qu'il n'avait rien porté sur le livre en question dans la pingre intention d'échapper à la taxe, pourtant bien modeste, qui revenait au Club Alpin propriétaire du refuge.

Un lourd silence consterné plana sur les quatre compagnons déjà bien secoués. Il y avait le bas calcul, pas beau du tout, et sa conséquence qui pouvait s'avérer grave puisqu'on ne saurait alors dans quelle

direction diriger les recherches. Le coupable réalisait suffisamment sa faute sans qu'on exprimât d'ouverts reproches: le mutisme s'installa laissant chacun errer dans des pensées peu optimistes.

Un fond de paquet de biscuits, dont on n'avait pas vu la couleur jusque là, circula de l'un à l'autre. Une pomme, une orange, quelques raisins secs furent mis en commun. Chacun sentait qu'il allait falloir rester soudés face à l'adversité. L'heure n'était plus aux discussions mesquines:

- « Si on s'en sort j'irai brûler trois cierges à l'Oratoire de Notre-Dame des Pontis » promit Pascal.
 - Philippe jura de se procurer sans retard deux de ces belles vis à glace en titane qu'il avait caressées chez Dufour Sport et un piolet ancreur s'il se tirait de l'aventure présente.
 - Quant à Lionel il confia qu'il n'avait, jusqu'à aujourd'hui, malgré bon nombre de courses, jamais réalisé que la vie pouvait lui être ôtée comme ça, d'un coup !
- « Je pense que désormais, je ne vivrai plus comme avant, des choses changeront dans ma vie » assura-t-il.

Philippe raconta une sombre histoire transmise par un guide où il était question d'un alpiniste suisse qui avait chuté de dix-huit mètres dans une crevasse en V comme elles le sont pour la plupart, et qui, sans être gravement blessé, resta cependant irrémédiablement coincé au fond et finit par mourir parce que les secours tardaient et qu'à l'époque la technique de sauvetage pour ce genre de situation n'était pas au point comme aujourd'hui.

On se tassa, on se serra les uns contre les autres pour résister au froid. Tout en haut, par la faille de la crevasse, on voyait scintiller une ou deux étoiles. On entendait le chuintement continu de la fonte et, par intervalles, les craquements moins rassurants du travail de la masse glaciaire.

Les heures s'écoulaient avec une lenteur désespérante, que venaient rompre seulement les changements de position pour éviter l'ankylose et la gesticulation pour se redonner un peu de chaleur. Après l'éternité de la nuit, on commença à deviner tout en haut un pâle rectangle de jour. Pascal fut le premier à constater qu'il recevait sur la figure des volutes de neige humide: il fait mauvais dehors dit-il. Après la nuit inconfortable, cette nouvelle fit tomber sur le groupe une chape de plomb. Personne ne partirait en course aujourd'hui et leur trace avait sûrement déjà disparu. La solitude à laquelle ils étaient condamnés prit une dimension plus épaisse. Lionel sentit qu'il fallait réagir à la tentation du défaitisme. Il alluma le réchaud et étala sur un sac renversé les provisions disponibles. Après avoir bu et picoré de ci de là, on décida de sonder la prison de glace.

Pascal et Lionel, encordés, prospectèrent la faille vers l'ouest. Après huit mètres, les parois se rejoignaient sans laisser d'issue. Ils s'en revinrent et tentèrent l'autre direction. Il leur fallut déblayer à la pelle la neige qui obstruait le parcours. Après une dizaine de mètres, la crevasse se réduisait à vingt centimètres de large. Mais une écaille de glace permettait de se hisser de deux mètres, ce que fit Pascal. Là, l'ouverture avait repris un peu de largeur et il perçut un bruit tenu d'écoulement d'eau. On s'en revint pour faire rapport de la situation. Philippe rappela que l'eau de fonte rejoignait souvent un collecteur sous-glaciaire et que la réunion de multiples bédieries finit par creuser un conduit généralement de bonne dimension qui amène l'eau à la base du glacier. Forcer un passage de ce côté-là pouvait être une solution.

Les trois valides se relayèrent à l'unique piolet qu'il fallait ménager en raison de la solidité plutôt douteuse et progressèrent dans l'élargissement de la diaclase où se précisait le bruit de l'eau. Les heures passaient, on ne souffrait pas du froid à cette besogne, mais les habits se trempaient inexorablement. Vers le milieu de l'après-midi, ils réussirent à franchir l'étroiture et se trouvèrent face à un conduit légèrement ascendant où coulait le filet d'eau annoncé. Le diamètre de ce boyau était suffisant pour permettre le passage d'un homme, mais il était lisse et le parcours serait arrosé. Il fallait que l'un d'entre eux réussisse à le remonter et à placer une corde fixe qui faciliterait le passage des autres. Serait-ce l'issue? Pour le moment, aucune lueur de jour ne se manifestait par là et on s'éclairait à la lampe frontale dont il fallait d'autre part économiser les batteries. Trop tard pour se lancer dans toutes ces manœuvres! Il valait mieux regagner pour la nuit à venir l'emplacement du fond de la crevasse.

Philippe leur avait préparé du thé chaud. Ils lui firent part de leur progression en se gardant de tout optimisme prématuré. Chacun se réinstalla du mieux qu'il put pour résister à la nouvelle nuit. Il leur paraissait être là depuis longtemps déjà - tant d'heures d'inconfort et d'incertitude! Et pourtant maintenant seulement, dans la vallée, un père commençait peut-être à s'interroger, une mère saisissait un téléphone pour se rassurer. Lentement le doute commencerait à faire son chemin et prendrait du volume. Les secours alertés à l'orée de la nuit en resteraient à échafauder des plans pour le lendemain. Une rentrée tardive d'ailleurs, de la part des quatre amis, n'était pas chose inhabituelle.

Les conditions atmosphériques ne laissaient pas d'inquiéter, les reclus recevaient toujours, au fond de leur trou, des saupoudrées de neige qu'il fallait de plus en plus régulièrement secouer.

Après la nouvelle nuit, on commença tôt à s'activer au bivouac en espérant que la longue journée apporterait une conclusion à leur épopée. Il fut décidé de laisser encore Philippe sur place tant que la prospection du boyau ne serait pas terminée. On gagna le puits descendant. Emile, qui fixa une extrémité de la corde à sa taille, se mit en devoir de le remonter. Il tailla des encoches pour les mains et les pieds. C'était interminable, c'était incommodé, c'était une douche continue et glacée. Il disparut de la vue des deux autres qui demeurèrent dans la nuit. Le débit de la corde s'accéléra un peu. Soudain un cri libérateur : « Du jour devant moi ! ». Il restait peu de réserve de cette corde de cinquante mètres quand il réussit à tailler une cornière et à y fixer l'extrémité qu'il détenait. S'aidant de cette corde Lionel le rejoignit rapidement.

Ils parcoururent ensemble le conduit assez spacieux et de pente faible jusqu'à un ressaut vertical de peu de hauteur heureusement - quatre mètres environ - que Lionel escalada et équipa d'une cordelette fixée à un champignon taillé dans la glace. Ils purent alors se passer de la lampe. Ils suivirent une crevasse tout en sondant le fond afin d'échapper à d'éventuelles oubliettes. Ils rampèrent sous un bouchon de neige et sans transition émergèrent en pleine tempête glaciale : ils étaient à l'extérieur. Face à eux, quelques gros séracs striés que Lionel se souvint avoir vus juste avant la chute.

C'était une victoire en soi, mais pas encore le salut. Aussi ardent que fut leur désir de retrouver les hommes, de les rassurer sur leur sort, il n'était pas raisonnable de s'aventurer sur le glacier dans le mauvais temps, avec une visibilité réduite, du matériel abîmé et un blessé. En plus, le danger d'avalanches avait certainement crû. Ils débattirent brièvement de la situation à l'abri du pont de neige et revinrent sur leur pas. Pascal les attendait dans l'obscurité depuis des heures, et Philippe, tout heureux de les revoir, les accueillit au camp avec des thermos remplis d'eau chaude.

Leurs sentiments étaient mitigés : c'était une victoire d'être en mesure de s'évader de leur prison, mais pour aller où ? Si les conditions s'amélioraient, ils pourraient faire route vers la vallée en tirant Pascal sur une luge improvisée. La solution était longue, compliquée, et risquée aussi. Par temps suffisamment beau, ils pourraient rester sur place et se signaler visuellement aux secours qui allaient intervenir. Demeurait alors la pesante incertitude sur la durée de leur séjour au fond de ce trou humide avec des provisions et du gaz déjà presque à bout. Dès maintenant, il fallait vivre à l'économie. Il faudrait aussi - ils n'y avaient pas pensé tout de suite - mettre sur le glacier un ski dressé, haubané de peaux de phoque pour signaler leur emplacement à toute recherche.

La nuit, la troisième dans l'antre du glacier, fut longue à venir et encore plus longue à passer, tellement inconfortable pour des corps peu nourris et trempés. On évoqua les histoires de personnes qui avaient survécu à plusieurs jours d'immobilisation forcée au fond d'une crevasse. Souvent, le problème était qu'on manquait d'indices sur le lieu de leur disparition. Un cas resté fameux dans les annales était celui de l'alpiniste Guy Labour tombé seul au Glacier des Nantillons et qu'on repêcha vivant, un peu par hasard, sept jours plus tard.

Vers quatre heures du matin, Emile secoua la torpeur de ses compagnons d'infortune recroquevillés sur eux-mêmes : « Eh ! là...une étoile » ! Ce constat réchauffa les corps et les coeurs. On se mis à suivre le lent déplacement de quelques étoiles dans le haut de la faille, signe de temps clair, et on s'organisa fébrilement pour lever le camp. Lionel et Emile se chargèrent du maximum de matériel, ils reviendraient prendre le solde dans un second voyage, tandis que Pascal acheminerait Philippe vers la sortie.

Les deux premiers émergèrent sur le glacier à sept heures vingt. Le ciel était effectivement bien dégagé sur le massif, mais des masses de nuages occupaient encore toute la partie nord vers la vallée. Le vent était modéré. La neige profonde annonçait un danger d'avalanches certain. Ils mirent bien en évidence skis et sacs et retournèrent vers le fond. Avant neuf heures, ils étaient tous dans la lumière éclatante et chaude du soleil retrouvé. On ne se posait même plus la question d'une descente par ses propres moyens dans cette épaisseur de neige et avec le blessé.

Les secours devaient être sur les dents depuis le lever du jour. Les hélicoptères allaient certainement trouver une percée dans la mer de nuages pour quitter leur base. L'attente commença avec un pincement au cœur et l'oreille aux aguets. La montagne rutilante et impassible ne leur opposait qu'un silence impressionnant. On s'occupa à battre une place où se poserait l'hélicoptère, et on le fit assuré à la corde. On surveillait aussi les masses nuageuses qui évoluaient vers l'est en les épargnant pour le moment. Dans le groupe anxieux, on n'échangeait plus que de brèves paroles et de loin en loin. Midi passa sans que personne n'eût goût à grignoter les misérables reliefs de nourriture. Avaient-ils été trop optimistes ? Réussirait-on à les retrouver aujourd'hui encore ?

Lionel, assis sur son sac, faisait aller et venir la fermeture éclair de sa guêtre avec une application obsessionnelle. D'un coup, son geste resta suspendu et il releva la tête : une vague rumeur avait pris naissance au sud, peut-être du côté du Refuge des Rousses ...

- Vous entendez ? ... En effet, après plusieurs secondes de doute, on entendit distinctement le flop caractéristique d'un hélicoptère. Les quatre furent debout comme un seul homme. Peu après, la machine apparut, volant bas, et hésitant sur son trajet. Elle passa derrière le Bastion de l'Encrenaz. On la vit ressortir à l'autre bout, poursuivre sa ligne, virer enfin et longer le Bastion par devant cette fois, repartir vers le sud ... et basculer d'un coup dans leur direction.

Lionel s'avança, fit le signe réglementaire, les deux bras levés. La machine s'approchait de lui, de plus en plus près, mais elle avait perdu son profil net, il la voyait à travers les larmes qui lui étaient venues, irrépressiblement.

Guy Genoud (1942 – 2022)

Vissoie

Guide de haute montagne